

HUGO EHRHARD
LE DIEU DU TOURMENT



LE DILETTANTE

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

L'Automne des incompris, 2014

Hugo Ehrhard

Le Dieu du tourment

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

Couverture © d'après Antoni Taulé, *Tigrane de Lætitia*, 1981.
© le dilettante, 2016
ISBN 978-2-84263-850-4

Pour Christine

CHAPITRE 1^{er}

L'ombre où l'on vient s'abriter

Mai 2012

Il était environ une heure du matin, peut-être beaucoup plus. La foule des hommes ambitieux avait envahi les travées de la discothèque Virtuoso, dans le quartier de Bernabéu à Madrid ; Olivier Busnel était accoudé à l'un des bars, face aux tumultes. Une énième femme s'avança vers lui : Alejandra Salinas, paraguayenne, un mètre cinquante-six, vingt-quatre ans, mère de deux enfants.

« De quel pays viens-tu ? demanda-t-elle à Olivier Busnel.

– Pas intéressé. Seulement boire verre avec amis. Marié », assena-t-il dans un espagnol aussi incertain que définitif. Il désigna l'alliance en or blanc qu'il s'obstinait à porter à la main gauche.

« Bien sûr, rétorqua Alejandra Salinas. Juste pour discuter. Aucun problème. Tu as envie d'une *recreación* ? suggéra-t-elle en passant lentement un doigt sous son nez. Je t'invite, OK ? Viens avec moi, juste pour parler et partager un peu de *recreación*. OK ? »

Olivier Busnel fit mine de réfléchir. « Pourquoi pas », décida-t-il après une pause, et avec un surprenant résidu de fierté.

Neuf heures plus tard, il s'extirpait des entrailles de la ville en titubant, livide, un peu plus anéanti. La lumière pourtant timide du soleil printanier le contraignait vers ses ultimes retranchements; il était convaincu d'affronter un atroce fléau biblique.

Alejandra Salinas l'avait poliment accompagné jusqu'au pas de la porte. Elle aussi semblait revenir du royaume des morts. Il rendit hommage à son zèle en usant de termes et d'onomatopées qu'elle ne chercha pas à déchiffrer.

Il se trouvait seul, encore une fois. La quantité de whisky, de cocaïne, de marijuana, d'amphétamines, de mauvais champagne et d'antidépresseurs que son organisme venait d'ingérer aurait pu aisément tuer plusieurs animaux domestiques de taille respectable. Ses dépenses nocturnes équivalaient à près d'un mois de son salaire au demeurant généreux. Il éprouvait avant tout une sensation de soif absurde et inextinguible, et cette obsession d'un cœur qui aurait toujours battu trop vite. Il lui restait moins de cinquante minutes pour récupérer ses effets personnels à son hôtel, régler sa note, trouver un moyen hypothétique de se calmer et enfin atteindre l'aéroport de Barajas avant l'heure limite d'enregistrement de son vol retour vers Paris.

« Moi puni. Pas gentil, la femme meilleure, puni, sans glaçons merci, indiqua-t-il au chauffeur de taxi qui le ramenait vers le centre, après que celui-ci se fut machinalement enquis de son état. Une nuit beaucoup difficile. »

Le trafic n'était pas très dense. Olivier Busnel essaya d'expliquer à son compagnon de route que les Madrilènes semblaient, comparés aux Parisiens, peu adeptes du deux-roues. Cette remarque ne provoqua aucune réaction notable.

Autrefois, Clara Busnel moquait affectueusement l'application maniaque avec laquelle son époux préparait ses bagages ; chaque vêtement était plié avec soin, chaque espace optimisé, chaque charge répartie selon un ordonnancement savant. En ce jour de mai 2012, Olivier Busnel se contenta de former une grosse boule avec tout ce qu'il trouva dans son placard. Il jeta celle-ci dans sa valise en poussant un grognement guttural, y ajouta sa trousse de toilette, qu'il avait omis de refermer, puis sa paire de Nike Free Run 2.0 sans son sac de protection habituel. Il rencontra de fortes difficultés au moment de refermer sa valise, et fut contraint de recourir à la technique patentée du double coup de genou bondissant. Ensuite, il se rua vers le couloir et manqua de chuter à terre pour la troisième fois de la matinée. Il quitta sa chambre en laissant derrière lui un tee-shirt Abercrombie humide de transpiration, trois chaussettes sales, une bouteille de lotion après-rasage *Bleu* de Chanel à peine entamée, l'édition américaine la plus récente du magazine *GQ*, un paquet de Hollywood Sweet Gum fraise-citron vert, une paire de lunettes de soleil Persol état neuf, près de cent dix euros en billets et pièces éparses, et le seul exemplaire connu d'une précieuse photo de son père.

« Ah ? Nerveux ? *Nervioso* ? Je vous rends nerveuse ? Hein ? Non ! C'est ça ? C'est ça, j'ai bien compris ? lança-t-il à l'employée de l'hôtel qui préparait sa facture. Trouvez-moi un truc qui rend cool alors. Un soda frais, un calmant. Ou même un fruit. Des vitamines, du sucre. Du carburant, quoi. Faut pas avoir peur, non non. Je suis gentil. Super gentil. C'est vrai en plus. Désolé, vraiment. Mais bon, faut passer la seconde, *pronto pronto*, hein. Je veux rentrer à la maison. Vous voulez que je parte. Si vous faites vite, *win win*, tout le monde content. Si tu es *feliz*,

moi *feliz también** », dit-il en singeant une formule qui lui avait été adressée une vingtaine de fois pendant les heures précédentes.

Il félicita le chauffeur de taxi qui le conduisait à l'aéroport pour la qualité de sa moustache, et lui soutint que José Mourinho** était un vulgaire imposteur; à Barajas, il demanda à la quadragénaire qui lui remit sa carte d'embarquement de ne pas le juger pour ce qu'il était, puis il exécuta pour elle et deux de ses collègues une démonstration gestuelle du slogan de campagne du nouveau président de la République française, François Hollande; il confessa à l'agent de sûreté qui le fouilla qu'il préférait les préservatifs suédois aux modèles continentaux, puis il lui demanda trois fois de suite où il pourrait trouver la plus proche franchise de la chaîne Burger King, sans écouter une seule fois sa réponse; il débattit avec un homme qui urinait à ses côtés sur l'intérêt culinaire intrinsèque du sandwich Triple Whopper, sur l'honnêteté intellectuelle de Morgan Spurlock***, et sur la privatisation du système scolaire; il affirma à une vieille Floridienne attendant un avion pour Milan que la tour de contrôle face à eux était construite sur un ancien cimetière vaudou, tout en lui faisant répéter six fois son prénom; « Je suis pas exactement au top », finit-il par avouer à l'une des deux hôtesses Air France qui s'affairaient dans l'office afin de préparer le service en cabine, juste après que le signal « Attachez vos ceintures » fut éteint.

* « Heureux aussi. »

** Entraîneur de football, à l'époque en charge du Real Madrid.

*** Documentariste américain qui eut l'idée de se nourrir exclusivement de menus McDonald's durant un mois complet. Cette expérience fut mise en scène dans son film *Super Size Me*.

Pendant le vol, qui dura moins de deux heures, il se rendit neuf fois aux toilettes : deux fois pour déféquer, trois fois pour uriner, deux fois pour s'inciter à vomir et deux fois sans trop comprendre pourquoi. La plus jeune des hôtesse à bord lui servit quatre canettes de Coca-Cola Zéro, et chercha à découvrir ce qu'il avait absorbé la veille dans un élan d'intérêt plus espiègle que professionnel. « Je peux vous emprunter votre crème hydratante? tenta Olivier Busnel. Regardez ma tronche. Je veux juste que ça s'arrête. Ma femme ne doit surtout pas me voir comme ça. »

À Roissy, tandis qu'il attendait sa valise, il découvrit dans la poche arrière de son jean un papier sur lequel était indiqué au stylo bleu *Diversos* – 650 €. Il récupéra sa voiture au parking souterrain des terminaux 2E et 2F, rentra chez lui en écoutant en boucle *Strength beyond strength* de Pantera au-delà de son seuil d'inconfort auditif, et fit en chemin un crochet par les urgences de l'hôpital Robert-Ballanger, à Aulnay-sous-Bois.

« Et vous ne vous sentez pas bien? conclut sans masquer son amusement l'infirmière à qui il venait d'énumérer ses consommations de la nuit passée, du moins celles qu'il parvint à se remémorer. Alors ça, c'est vraiment étonnant. »

Il gagna son domicile juste à temps pour le journal de treize heures de Jean-Pierre Pernaut, preux paladin de l'intégrité journalistique. L'appartement sentait le renfermé.

« Ah! Jean-Pierre Pernaut! » hurla-t-il en montrant le téléviseur du doigt, bien qu'il fût tout à fait seul dans la pièce.

Jean-Pierre Pernaut accorda en premier lieu quelques secondes de reportage à des sujets sans importance : une éruption volcanique en Nouvelle-Guinée apparemment due à un bug informatique, l'annonce d'un nouveau programme immobilier dans un quartier florissant de Jérusalem Est,

et enfin le festival du pâté de tripes de bœuf *recette originelle* à Châtelus-Malvaleix, dans la Creuse.

L'inébranlable investigateur de TF1 proposa dans la foulée un reportage sur la pratique des « tournantes » dans les banlieues défavorisées. Il s'agissait d'un rituel primitif lors duquel des centaines de délinquants se réunissaient afin de sodomiser des jeunes filles ou des représentants de la fonction publique, voire des scouts. Sur fond de musique rap, les sauvageons agitaient leurs chibres en hurlant de burlesques slogans sataniques. Un policier de la brigade anticriminelle se montrait rassurant : « De toute façon, dans ces cités, c'est la jungle, alors nous, on débarque et on fonce dans le tas. »

Jean-Pierre Pernaut enchaîna alors sur une note inattendue. « Mesdames et messieurs, Françaises, Français, je me dois de vous révéler que je suis décédé depuis plus de quarante et un mois. C'est donc d'outre-tombe que je m'adresse à vous. De nos jours, on s'imagine à tort que plus personne ne meurt du sida, tandis que nos frères africains continuent de partir par millions; afin de provoquer une nécessaire prise de conscience, j'ai donc décidé de cesser volontairement mon traitement trithérapique, et de sacrifier mon existence. Ce message est un enregistrement. Les journaux télévisés que vous avez pu voir depuis quarante et un mois étaient en réalité des rediffusions, ce que quelques très rares petits malins ont réussi à deviner. Je vous salue donc. Je tiens à signifier l'honneur qui fut le mien de servir l'information nationale durant toutes ces années. Avant de vous quitter pour de bon, j'aimerais vous lire un poème du plus brillant poète de notre époque, le grandiose Ali Ahmed Saïd Esber, plus connu sous le pseudonyme d'Adonis. J'énoncerai bien entendu ses vers en langue arabe originelle.

– Ah, tiens donc, prononça Olivier Busnel à voix haute en mastiquant une bouchée trop volumineuse de la salade de pâtes avariée qu’il avait trouvée dans son réfrigérateur. Jean-Pierre Pernaut était séropositif. J’aurais dû m’en douter. »

Cette confession insoupçonnée troubla Olivier Busnel. Spontanément, la bouche encore pleine, il fit quelques pas, constata que sa braguette était ouverte, puis il l’observa avec insistance. Il s’intéressa à nouveau à l’écran à cristaux liquides de son téléviseur, contre lequel il posa un index frémissant, à l’intersection de la narine droite du défunt et de sa joue. Cette dernière remuait imperceptiblement en récitant Adonis. Des sous-titres défilaient un peu plus bas :

*La mémoire est ton ultime demeure
Mais tu ne peux l’habiter [...]
Dans le désert du langage
L’écriture est une ombre
Où l’on vient s’abriter
Le plus beau tombeau pour un poète
C’est le vide de ces mots.*

Olivier Busnel n’avait jamais éprouvé une quelconque forme d’attraction homosexuelle. C’était une expression de pure tendresse. En caressant délicatement la pommette de Jean-Pierre Pernaut, sa main ne rencontrait pas la froideur du verre ou de l’air ambiant, mais bien l’authenticité d’un autre être humain, d’une autre nature animale, égarée elle aussi dans la nuit.

*Je jurerais aux vagues qu’elles sont mes voisines
Promenant selon leur sel mes angoisses
Elles veillant avec moi ou s’endormant
Lisent en moi leur propre écho.*

Olivier Busnel pleurait les yeux fermés, déglutissant sa salade de pâtes tout en serrant son poing contre l'écran. La lecture était terminée et Olivier Busnel fut pris d'un brusque sursaut, effrayé à l'idée de laisser passer cette occasion fortuite de témoigner son estime à un camarade inattendu. Mais Jean-Pierre Pernaut ne quittait pas l'image, savourant sa dernière apparition ; il fixait la caméra, un petit sourire au coin des lèvres. Olivier Busnel cessa de pleurer, et se figea.

Ensuite, il frappa d'un coup sec le visage de l'idole ; peut-être s'agissait-il déjà de son remplaçant. Le verre brisé ouvrit une constellation de petites plaies sur ses doigts, sa main et son avant-bras. Un timide nuage grisâtre flottait vers le plafond.

Saisi par une vague de sanglots inconsolables, il rêva à sa propre prose...

*Ce moment,
Toi et moi
Le luxe d'une exception
Avant que tu ne disparaises pour toujours,
Clara.*

CHAPITRE II

Une brève illusion

Mai 1999

« Pourquoi vient-on s'agglutiner dans des endroits pareils ? interrogea à voix haute Damien Dosso. J'en ai plein le cul. On crève de chaud ici ! Pour s'amuser maintenant le vendredi soir, il faut impérativement se faire bousculer ou marcher sur les pieds toutes les trente secondes, c'est ça ? Mate un peu la grande frisée, là-bas... Pour *qui* elle se prend, cette pouffe ? C'est quoi le délire, je suis le sosie de Guy Georges, c'est ça ? J'ai une tronche de pervers ? Qu'est-ce que ça fouette... La musique est naze, non ? Et à quoi ça sert de la mettre aussi fort, c'est pour être sûr que les gens ne s'aperçoivent pas qu'ils n'ont rien à se dire ? Je dois déjà être trop vieux, je te jure... Regarde l'ardoise, on ne peut même pas se la coller tranquille : cinquante francs pour deux gorgées de Clan Campbell, c'est pas du foutage de gueule ça ? Et en euros, ça fera combien ? De toute façon, je suis sûr qu'il faut poireauter une demi-heure avant de se faire servir. Non mais vraiment, pourquoi ?

– Parce que les Parisiens aiment souffrir. Ça leur permet de pleurnicher, et de ressasser leurs clichés favoris », répondit Olivier Busnel en sachant que son ami ne se vexerait pas du sarcasme qui lui était destiné. Il adorait Damien Dosso, mais ses longues tirades passaient parfois pour rébarbatives, surtout en fin de soirée.

Le bar dans lequel les deux compères venaient d'entrer visait une clientèle à peine plus jeune qu'eux. Une certaine disposition nerveuse était exigée pour survivre à cette atmosphère oppressante. Mais entre ce type d'établissement et les clubs cossus diffusant à l'envi du jazz d'ascenseur, la si décriée vie nocturne de la capitale n'offrait guère de compromis satisfaisant.

« Allez, attends-moi là, je te paie un godet. On s'en boit un dernier et on se casse », proposa Olivier Busnel en donnant une tape affectueuse sur l'épaule de celui qu'il surnommait sa « couille droite ». Il se faufila vers le bar sans attendre de réponse ; Damien Dosso pianotait déjà sur son téléphone, subterfuge opportun pour quiconque désirent occulter son ennuyeux désarroi.

Comme l'avait supputé Damien Dosso, une cohue décourageante chahutait devant le comptoir. Le soiffard intrépide devait ici-bas piétiner trois ou quatre rangées de jeunes bourgeois plus ou moins éméchés avant de pouvoir espérer attirer l'attention du barman. Ce dernier gesticulait de manière ridicule tout en portant sur son visage l'expression d'un homme pénétré, pleinement avisé de son incommensurable importance. Olivier Busnel soupira.

Il s'apprêtait à capituler lorsque son attention fut attirée par deux femmes conversant à côté de lui. Elles lui semblèrent toutes deux jolies, quoiqu'il n'osât pas laisser son regard s'attarder trop longuement. À leur attitude, il devina qu'elles se trouvaient dans une situation similaire à la sienne.

« Unissons nos forces », hurla-t-il à l'oreille de celle qui était la plus proche. Elle était châtain, coupée garçonne. « Pardon ? » répondit-elle. Olivier Busnel s'était tourné vers elle. L'espace d'un instant, il put inspecter l'autre femme, une blonde aux cheveux raides et mélodieux qui lui adressa un sourire trop aimable. Il se sentit perdre pied. *Aucune chance qu'une femme aussi sublime s'intéresse à moi*, songea-t-il.

« Pour commander un truc à boire, précisa-t-il en prenant garde de ne pas postillonner. J'ai une idée pour éviter d'attendre une heure. Vous voulez quoi ? »

Elle le dévisagea, sceptique. « On était parties pour prendre deux vodkas-pomme, finit par indiquer sans conviction la femme aux cheveux châtain. C'est quoi exactement, ton idée ? »

– Je vais exploiter sans vergogne la cupidité de mon prochain », lança-t-il sur un ton dramatique. Il sortit de sa poche un billet de deux cents francs et une carte de crédit à la couleur dorée, jadis synonyme d'un certain niveau de pouvoir d'achat ; il les plaça entre l'index et le majeur de sa main droite, tendit le bras vers le plafond et cria au barman : « Vite, une bouteille d'Absolut ! C'est une urgence ! »

Cette tactique provoqua une multitude de regards haineux et appuyés de la part des autres clients, d'autant qu'elle s'avéra payante. Le barman hocha la tête en guise de profond respect, puis il interpella un collègue en lui ordonnant d'honorer cette commande dans les plus brefs délais.

« Chapeau, dit la femme blonde à Olivier Busnel en accompagnant sa remarque d'une moue approbatrice. Si tu voulais passer pour un bourrin, c'est réussi.

– Je n'allais tout de même pas me laisser malmener par un demeuré dont le métier consiste à touiller des cocktails ! rétorqua-t-il sans se démonter, confiant dans sa dynamique. Néanmoins, je tiens tout de même à m'excuser.

– C’est pas grave, la fin justifie les moyens, affirma la femme aux cheveux châtain dans un clin d’œil.

– Je ne parlais pas de ça », intervint Olivier Busnel en désignant le bar, content de son effet. Les deux femmes attendaient ses explications, intriguées. « Je faisais plutôt allusion au fait que nous allons devoir boire cette bouteille ensemble, alors que je ne vous ai pas formellement invitées. Au fait, je m’appelle Olivier. »

Quelques minutes plus tard, un serveur au look androgyne avait libéré une table ; après avoir essuyé celle-ci avec un torchon humide, il y déposa la bouteille d’Absolut Vodka, un bac à glaçons, deux bouteilles de sodas, une bouteille de jus de pomme, une bouteille de jus d’orange, quatre verres et même une coupelle d’arachides.

« Voici Damien, annonça Olivier Busnel aux deux femmes. Damien est médecin, il vient de rentrer d’une mission bénévole de deux ans au Nicaragua, pendant laquelle il a sauvé trois cent quatorze orphelins lépreux. Depuis, il défile un peu pour Kenzo ou Givenchy, mais ça lui laisse assez de temps pour bosser son concours d’entrée au conservatoire de Paris.

– Merci, Olivier, vraiment, répondit Damien Dosso, quelque peu gêné par la lourdeur de cette présentation, bien que la dernière information fournie par Olivier Busnel fût véridique. Et vous êtes... ?

– Stéphanie », dit la femme aux cheveux châtain en s’asseyant. Elle avait de très grands yeux, et semblait plus extravertie que sa camarade. « Je t’aurais bien consulté pour ma lèpre, plaisanta-t-elle à l’attention de Damien... mais apparemment les symptômes commencent à s’estomper. »

Ils rirent, excepté la femme blonde ; elle se contenta d’un rictus poli. Elle flottait au-dessus de la scène, sans véritablement y prendre part. Tandis qu’Olivier Busnel servait la vodka, elle se présenta à son tour : « Moi, c’est Clara. »

Ravi par le contexte qui lui était proposé, désinhibé par l'alcool, Damien Dosso s'adonna à un florilège d'humour potache, voué à détendre son auditoire et à le séduire. Stéphanie Kowalski avait décidé de se prêter au jeu, mais en conservant ses distances : ni Damien Dosso, ni Olivier Busnel ne l'intéressaient. Elle penchait davantage pour les hommes plus âgés. Clara Poirson continuait de suivre la discussion sans engouement, se limitant à de courtes et pertinentes interventions.

Cette attitude intimidait Olivier Busnel. En dépit de son introduction selon lui réussie, il peinait à trouver sa vitesse de croisière, appréhendant un jugement négatif de la part de celle qu'il n'osait pas même contempler. Comme à son habitude, il décida donc de voiler sa pudeur derrière une pesante ironie.

« C'est adorable de votre part d'avoir accepté de vous joindre à nous, déclara-t-il de but en blanc aux deux femmes. Mais bon, maintenant que la glace est brisée, je préfère être clair : vous n'avez pas intérêt à nous faire faux bond. J'ai claqué mille cinq cents balles pour cette bouteille, et c'est un investissement que je compte bien amortir. Décemment, vous devriez nous tenir compagnie au moins jusqu'à ce que nous ayons bu la toute dernière goutte de cette vodka. La suite, je vous laisse en décider selon votre sens de l'éthique.

– Enfin un homme qui affiche clairement ses intentions. Bravo, monsieur, répondit Stéphanie Kowalski en portant un toast.

– Je suis sûre que tu trouverais une grande utilité à cet *investissement* même si Stéphanie et moi décidions de rentrer nous coucher tout de suite, fit remarquer Clara Poirson.

– Attends un peu, tu veux dire que Stéphanie et toi... couchez ensemble? » demanda Damien Dosso. Il mima avec

grossièreté l'émerveillement. Damien Dosso n'était plus simplement désinhibé, mais ivre.

« Pardonnez-le, Damien a été élevé par un prof d'EPS », ricana Olivier Busnel. C'était un thème de raillerie récurrent entre eux : Damien Dosso n'avait jamais connu son géniteur, mais un *certain nombre* de beaux-pères. Parmi cette population éclectique, deux figures l'avaient marqué : Xavier Ladauge, un altiste assez réputé, et Jean Kalfon, un professeur d'éducation physique qui l'avait initié au cinéma d'action alors que celui-ci connaissait son apogée, durant la décennie 80. Damien Dosso hésitait entre ces deux pôles du caractère masculin, l'élégance revendiquée ou la virilité basique. Ce soir-là, l'alcool avait choisi pour lui.

« Tu es jaloux parce que toi, tu as dû attendre d'avoir dix-huit ans pour voir *Commando*^{*}, objecta-t-il.

– *Commando* est surestimé. Je préfère *The Punisher*^{**}, c'est une œuvre beaucoup plus percutante, argumenta Olivier Busnel.

– Je ne suis pas si exigeant que ça, chères amies, rebondit-il en sifflant son verre d'un trait, puis en se resservant dans le même mouvement. J'exige juste de vous que vous nous aidiez à finir cette bouteille. C'est une histoire de dingue, un truc que nous pourrions raconter à nos petits-enfants au coin du feu.

* De Mark L. Lester, avec Arnold Schwarzenegger dans le rôle d'un bûcheron fêru de culturisme qui décide d'exterminer quatre ou cinq régiments de guérilleros sanguinaires afin de sauver sa fille. Son ennemi juré porte un marcel en cotte de mailles.

** De Mark Goldblatt, avec Dolph Lundgren dans le rôle d'un ex-fonctionnaire reclus dans les égouts, et n'en sortant que pour égorger à tour de bras la *vermine* qui pullule dans sa ville. Il dialogue régulièrement avec Jésus-Christ.